

Kurt Tucholsky

**BULLES
DE SAVON**

Une histoire qui devait être un film

Traduit de l'allemand
par Élisabeth Willenz

Illustrations de Donatien Mary

La dernière goutte

Les personnages

Barbara, une jeune fille qui se fait appeler « Paulus »

Paul, son frère

Grace Green, chanteuse

Gregor, pianiste

M. Pritty

Margot, une jeune femme très sophistiquée

M. Wellner, directeur du Lido

Le directeur du cabaret Regina

Mme Engel

Une grande dame mince

Une petite dame boulotte

Heinrich Bing, concierge, dit Heinerich-pas-de-panique

Deux comparses musclés

Un hôtelier

Un gendarme

Un automobiliste serviable

Des gamins, des domestiques, des gens et des téléphones.

1

– À quoi on va jouer maintenant ? demande une voix d'enfant.

– Jouons à la poupée ! répond une autre petite voix.

Ouverture en fondu : on voit apparaître des mains d'enfants qui jouent avec des poupées présentant une vague ressemblance avec les personnages du film ; il n'est cependant pas nécessaire que ces poupées soient les copies conformes des protagonistes de l'histoire. Les petites mains s'amuse à habiller et déshabiller continuellement leurs jouets, de sorte que les poupées femmes se voient par exemple coiffées de chapeaux masculins et ont l'air d'être des garçons. Tout cela est fait de manière candide, simple, rigolote. Une voix d'enfant chante en même temps :

*Petit Jean,
Seul s'en allant,
Aurait voulu êt' Jeannette¹ !*

¹ Tucholsky détourne ici le début d'une chanson traditionnelle allemande racontant l'histoire d'un garçon parti chercher l'aventure au loin, puis revenant parmi les siens une fois devenu un homme : « *Hänschen klein, ging allein, in die weite Welt hinein.* » En modifiant le troisième vers (« *wollte gerne Gretchen sein !* ») dans lequel le garçon ne souhaite plus parcourir le vaste monde mais devenir une fille, l'auteur annonce d'emblée la thématique du scénario. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Puis les petites mains assoient sur deux chaises deux
poupées vêtues comme il se doit : un garçon et une fille.
Fondu au noir, on n'entend plus que la voix d'enfant qui
fredonne tout doucement, et ensuite

2

Barbara et Paul, le frère et la sœur, sont à table dans une pièce très modestement meublée. Ils se ressemblent : tous deux ont la même taille, tous deux portent la même raie sur le côté, tous deux ont à peu près la même forme de tête et tous deux ont cette drôle de manie de se tapoter le nez quand ils réfléchissent. Ils sont assis là.

Elle est triste. Lui, il tient une lettre et, la désignant, a un geste comme pour dire : Oui, maintenant, on ne peut plus rien y faire. Ils n'échangent pas un mot – on entend la rumeur de la rue, le bruit des voitures, des klaxons... on entend la vieille pendule à coucou qui fait tic tac, tic tac...

Puis elle demande :

– Alors c'est décidé, tu t'en vas, Paul ?

– Oui, dit-il, je pars dès demain, Barbara, sans quoi je perdrai cet emploi, et un poste à Chicago, ce n'est pas tous les jours qu'il s'en présente un, pas vrai ?

Elle opine du chef, les yeux dans le vague. Lui aussi est perdu dans ses pensées.

– Tu ne peux vraiment pas m'emmener avec toi ? Tu me laisses toute seule ? dit-elle.

Il a un petit haussement d'épaules et se tapote le nez, le regard fixe.

Il voit alors apparaître sur la table – en tout petit – parmi les tasses à café posées là, une scène de rue dans une ville américaine, avec des autos qui filent à toute allure, des coups de klaxon (qui se fondent avec ceux qu'on perçoit réellement au-dehors), des sonneries qui tintent, des gens qui se dépêchent, avec, en bruit de fond, le tic-tac persistant de la pendule ; Paul lui-même est installé au volant d'une grosse voiture, un agent lève son bâton blanc et tend la main pour lui faire signe de s'arrêter, Paul fixe le policier qui allonge soudain bizarrement le cou et s'exclame :

– Coucou ! Coucou !

C'est la pendule qui vient de sonner, l'arrachant à sa rêverie. Paul la regarde et sourit. Barbara est absorbée par une autre vision : elle se voit – en tout petit – dans une mansarde, assise devant une boîte de conserve vide, le spectacle est bien plus désolant encore que celui offert par leur chambrette, la jeune fille est toute triste et, soudain, un immense oiseau entre dans la pièce, secoue ses plumes et s'écrie sur un ton moqueur :

– Coucou ! Coucou !

Elle sursaute à son tour et tous deux se regardent en souriant.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? demande-t-il.

– Je rêvais, répond-elle.

Puis le frère se lève et commence à faire sa valise, tout en parlant et en sifflotant. Il n'a que peu d'affaires à emporter, mais pour certaines choses, il demande conseil à sa sœur.

– Tu penses que je devrais prendre ça ? Et ça ?

Et elle lui dit alors s'il doit l'emporter ou non.

– Ça ne vaut pas le coup, dit-elle pour certaines paires de chaussettes et un costume.

– Mais il est encore en très bon état ! proteste-t-il.

Elle objecte cependant :

– Ça ne coûte pas cher là-bas... ne t'encombre pas inutilement !

Il laisse aussi un chapeau et des bottes, il s'active maintenant avec ardeur et siffle en même temps. En prenant un livre dans l'armoire, une photo tombe par terre : c'est celle d'un homme, un concierge dans son costume du dimanche. Paul rit.

– C'est Heinrich ! dit-il. Heinerich-pas-de-panique !

– Celui dont tu m'as tellement parlé ? Celui qui était avec toi au régiment ?

– Lui-même, dit-il en reposant la photo. Puis il ajoute en passant : En cas de coup dur, tu pourras toujours lui demander de l'aide. Son adresse, attends un peu... son adresse est inscrite au verso !

Et il continue de faire sa valise, toujours en sifflotant, arpente la pièce d'un bout à l'autre, se croisant parfois lui-même, vision onirique où il est toujours au volant de sa voiture, puis il vérifie qu'il n'a rien oublié sous le lit et l'on découvre alors une station du métro américain, quand il examine le dessus de l'armoire, on aperçoit des petits gratte-ciel. Paul siffle avec entrain, il est très joyeux et ces petites visions le mettent de bonne humeur. Les yeux de Barbara pleurent sans qu'aucune larme ne coule – on comprend simplement à son regard à quel point elle est triste. Elle est cependant contrainte

d'accepter cette situation, sachant qu'elle n'a pas le pouvoir de retenir son frère.